

Sous la direction de
Moritz Hunsmann
& Sébastien Kapp

Devenir chercheur
Écrire une thèse
en sciences sociales

Devenir chercheur

CAS DE FIGURE

Les auteurs de CAS DE FIGURE offrent à leurs lecteurs des clés accessibles pour mieux comprendre le monde contemporain, sans s'affranchir des exigences scientifiques de leur discipline. La science sociale sort de son laboratoire pour reconquérir sa place dans l'espace public.

DERNIERS TITRES PARUS DANS LA COLLECTION

- Hamit Bozarslan, Gilles Bataillon, Christophe Jaffrelot, *Passions révolutionnaires*
- Esteban Buch, *L'affaire Bomarzo*
- Emmanuel Désveaux, *Avant le genre*
- Emmanuel Désveaux et Michel de Fornel (eds.), *Faire des sciences sociales. Généraliser*
- Pascale Haag et Cyril Lemieux (eds.), *Faire des sciences sociales. Critiquer*
- François Hartog, *Évidence de l'histoire*
- Nathalie Heinich et Roberta Shapiro (eds.), *De l'artification*
- Romain Huret, *Katrina, 2005*
- Nikolay Koposov, *De l'imagination historique*
- Rose-Marie Lagrave (ed.), *Fragments du communisme en Europe centrale*
- Cyril Lemieux (ed.), *La subjectivité journalistique*
- Dominique Memmi, *La seconde vie des bébés morts*
- Serge Moscovici, *Le scandale de la pensée sociale*
- Olivier Remaud, Jean-Frédéric Schaub & Isabelle Thireau (eds.), *Faire des sciences sociales. Comparer*
- Tarik Tazdait et Rabia Nessah, *Le paradoxe du vote*
- Irène Théry, *Des humains comme les autres*
- Irène Théry (ed.), *Mariage de même sexe et filiation*

Cas de figure

Sous la direction de
Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp

Devenir chercheur

Écrire une thèse en sciences sociales

Éditions de l'École
des Hautes Études
en Sciences Sociales

Cas de figure 29

www.editions.ehess.fr

© 2013, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISBN 978-2-7132-2416-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Maquette et couverture, Michel Robmer

Remerciements

CET OUVRAGE EST LE FRUIT d'un travail collectif à plusieurs titres. Nous remercions chaleureusement les auteurs d'avoir accepté notre invitation à y contribuer et d'avoir été patients et compréhensifs tout au long du processus éditorial.

Nous remercions également celles et ceux qui ont participé à l'organisation du séminaire et à l'animation du carnet de recherche (act.hypotheses.org) « Les aspects concrets de la thèse » (Morgane Govoreanu, Karim Hammou, Jade Legrand et Tristan Loloum), ainsi que l'école doctorale de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

Plusieurs personnes nous ont aidés par leur retour critique sur le projet de l'ouvrage et l'introduction. À ce titre, nous remercions Maryvonne Charmillot, Cyril Lemieux, Alexandre Mathieu-Fritz, Martyne Perrot, Alain Queminn, Martin de la Soudière, Luc Van Campenhoudt et Thierry Wendling. Enfin, un grand merci à Christophe Prochasson et aux Éditions de l'EHESS pour leur accueil très favorable de ce projet éditorial.

Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp

Note de l'éditeur

CE LIVRE RÉSULTE du séminaire doctoral «Les aspects concrets de la thèse» qui se tient depuis quelques années à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) à l'initiative de Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp.

Les historiens, sociologues, anthropologues, économistes ou spécialistes de l'éducation qui ont contribué à cet ouvrage expriment ici des points de vue souvent très différents, non pas tant en raison d'un positionnement disciplinaire propre, mais bien en fonction de leur expérience respective du parcours doctoral.

Tous ces auteurs se sont néanmoins accordés sur un point : la nécessité précisément de transmettre cette expérience singulière que représente toujours la rédaction de la thèse. Ni restitution de controverses académiques, ni guide de bonnes pratiques, ce volume a été plutôt pensé comme une sorte de manuel intempestif à l'adresse des jeunes doctorants et de tous ceux qui aspirent à le devenir, et ce dans une perspective résolument réflexive. Souhaitons que ce livre les aidera à penser leur rapport à l'écriture, dimension cruciale de leur éventuelle destinée de chercheur en sciences sociales.

Préface

Écrire une thèse, enjeu collectif et malaise personnel

DANS LE MONDE ENTIER, les doctorants font face à l'ultime épreuve de leur carrière d'étudiant: l'écriture de la thèse¹.

Les thèses provoquent sans doute plus de souffrance que tous les autres traumatismes du doctorat: nuits blanches, faux départs, baisse de moral et de la confiance en soi. Mener ce long projet de recherche entraîne des problèmes concrets de gestion du temps et de mise en œuvre qui nécessitent de réelles compétences. Le plus gros problème, cependant, est ailleurs: les auteurs en devenir pensent que leur incapacité à mener leur projet à terme – alors que tant d'autres l'ont fait avant eux en écrivant un mémoire montrant ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont trouvé et ce que cela signifie – donnerait à voir au monde entier leurs graves faiblesses de caractère ou d'intelligence.

En résumé, ils pensent être seuls responsables de leurs problèmes d'écriture. Les sociologues en particulier devraient savoir que ce n'est pas le cas. Le sociologue nord-américain Charles Wright Mills (2006, p. 7) a expliqué ce problème de la manière la plus simple qui soit, en nous mettant en

1. Traduit de l'anglais par Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp.

garde contre le risque de considérer comme des problèmes personnels ce qui relève en réalité de problèmes d'organisation sociale. Il nous incite au contraire à toujours chercher l'origine de ces problèmes en dehors des individus, de leurs faiblesses et de leurs défauts.

La Grande Dépression, qui fit suite au krach boursier de 1929, en est le parfait exemple. Des millions de personnes étaient au chômage et souffraient d'autant plus qu'elles avaient le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, leur incapacité à trouver du travail révélait une faiblesse de caractère. Elles pensaient que le fait d'être au chômage était de leur faute, plutôt que de remettre en cause un système économique qui ne créait pas assez d'emplois pour tout le monde.

Pourquoi ne pas appliquer ce raisonnement aux problèmes liés à l'écriture d'une thèse ? Nous pouvons adopter le raisonnement sociologique suivant : lorsqu'un grand nombre de personnes ont des origines sociales, des personnalités, des parcours de formation et des compétences différents, mais rencontrent les mêmes problèmes face à une situation similaire, il y a de fortes chances que ces problèmes ne soient pas dus aux personnes elles-mêmes mais bien à la situation. Malgré tout ce que l'on entend sur les prétendues conditions de vie privilégiées des doctorants, malgré le capital culturel considérable qu'ils sont censés maîtriser, et malgré la formation qu'ils ont reçue tout au long de leurs études, il est difficile d'expliquer qu'ils perdent leurs moyens au moment de rédiger leur mémoire final. La réponse à cette question se trouve sans doute dans le contenu de leur formation initiale.

Je n'ai jamais trouvé ce problème difficile à résoudre. La solution est évidente ; souvent, nous résolvons des problèmes en regardant d'autres personnes les résoudre – pas simplement en ayant la solution sous les yeux, mais en observant les étapes qui l'ont rendue possible. Je vais vous donner quelques ficelles que j'ai apprises, parfois dans la douleur, au cours de longues années de pratique.

Quelqu'un qui souhaite écrire une thèse n'a en fait que trois problèmes à résoudre : comment commencer, comment terminer et que faire entre les deux.

La solution au premier problème – comment commencer à écrire une thèse – est simple. Il suffit d'admettre que ce n'est pas un problème du tout, puisque vous avez commencé il y a longtemps. « Non, ça ne peut pas être vrai ! Je suis là, assis devant mon écran d'ordinateur complètement blanc. Comment pouvez-vous dire que j'ai déjà commencé ? »

Je peux le dire parce que c'est vrai. Jour après jour, en prenant de nombreuses décisions concernant ce que vous alliez faire de votre recherche, vous avez élaboré les réponses à de nombreuses questions qui vous semblent à présent si compliquées. Quelles données vais-je recueillir aujourd'hui ? Quelles notes personnelles vais-je prendre pour interpréter quelque chose que je viens de découvrir ? Où vais-je mettre ce fragment de matériau que j'ai collecté aujourd'hui pour que je puisse le retrouver lorsque j'en aurai besoin ? Vous avez déjà pris des centaines de décisions de ce type, jour après jour, des décisions si insignifiantes que vous les considérez à peine comme de « vraies décisions ». Et pourtant, le poids cumulé de toutes ces petites actions vous a orienté sur ce chemin plutôt que sur cet autre, vous a fermé telle possibilité tout en ouvrant telle autre, de telle manière que l'étendue de vos choix n'est au final plus si vaste. Les données dont vous disposez sont ce qu'elles sont parce que vous avez décidé de nombreuses fois de parler avec telle personne plutôt qu'avec telle autre, d'investiguer telle source plutôt que telle autre, de vous concentrer sur telle idée plutôt que telle autre, d'ignorer ce chemin qui semblait si attractif en faveur d'un autre qui paraissait plus prometteur encore. À présent, alors que vous vous décidez enfin à écrire, vous pensez que vous devez « commencer », que vous n'en êtes qu'au début. En réalité, vous en êtes à la fin et votre tâche principale consiste à vous rendre compte de tous les choix que vous avez faits et à réfléchir à la façon dont ils vous ont amené à dire ce que vous avez à dire. Ces choix font qu'il est difficile, voire impossible, de dire autre chose, même si en ce moment même cela peut vous sembler plus pertinent. Il se peut que ce soit effectivement une meilleure idée, mais vous avez décidé il y a longtemps de ne pas la développer.

Comment commencer n'est donc pas un problème ; c'est un fait accompli. Votre seule difficulté est maintenant d'en prendre conscience, d'accepter ce que vous avez produit et de le transformer en mots et en paragraphes. Tout cela est moins problématique que de fixer son écran blanc.

Le troisième problème – comment finir – est encore plus simple à résoudre. Vous terminez en disant « Stop ! », comme une mère le dirait à un enfant qui tape sur un tambour, ou qui n'arrête pas de pleurer parce que sa glace est tombée par terre, ou qui tire la queue du chat. Nous voulons tous repousser le moment où le document quitte nos mains pour rejoindre le monde et vivre sa vie. À l'époque où j'étais directeur de collection dans une maison d'édition, un de nos auteurs repoussait constamment le dépôt de son manuscrit final, trouvant à chaque fois une nouvelle excuse. Résidant à New York, il avait même prétexté qu'il devait se rendre à Londres afin de vérifier une dernière référence – ce qu'il n'avait jamais le temps de faire. Un jour, l'éditeur, de passage à New York, se rendit chez l'auteur pour voir s'il pourrait soustraire le manuscrit à son auteur par la ruse, et si nécessaire, par la force. Il eut de la chance, l'auteur n'était pas chez lui, mais sa femme lui ouvrit la porte. Quand il lui demanda si elle savait où était le manuscrit, elle lui répondit que oui, le lui remit et le laissa partir avec. L'auteur, soulagé de ce fardeau, ne porta pas plainte.

Quand mes collègues et moi approchâmes de la fin de notre recherche sur les étudiants de premier cycle à l'université du Kansas², nous eûmes soudainement une idée brillante. Nous savions que ces étudiants, qui venaient des quatre coins de cet État assez rural, nouaient des contacts à l'université avec des personnes d'origines diverses qu'ils n'auraient jamais connues s'ils avaient fait leurs études moins loin de chez eux. Grâce aux réseaux qu'ils avaient ainsi construits, ces étudiants allaient appartenir à l'élite de cet État et bénéficier d'avantages sociaux, économiques et culturels qu'ils n'auraient pas eus autrement. Nous savions donc qu'en raison de leur expérience commune à l'université, ils partageaient

2. Enquête dont sera tiré *Boys in White* en 1976 (NdT).

une certaine vision du monde – que l'on appelle généralement « culture » – qui les aiderait par la suite à trouver plus facilement des partenaires, quels que soient les projets dans lesquels ils souhaiteraient s'engager. (En réalité nous ne « savions » rien de tout cela, mais nous en avons la forte intuition.)

Ainsi, après avoir discuté de manière enthousiaste de cette idée merveilleuse pendant quinze minutes, nous nous sommes regardés et nous nous sommes dits presque à l'unisson (du moins nous en eûmes l'impression) : « Ça suffit. Cette enquête est terminée. On arrête là. » Nous venions de prendre conscience qu'il nous faudrait encore trois ou quatre ans pour tirer quelque chose de convenable de cette idée géniale et nous en avons tous assez (peut-être en avons nous également assez du Kansas, malgré l'attachement que nous ressentions pour cet État).

Ce n'est pas que l'idée n'était pas bonne, mais à cet instant nous avons compris qu'il n'existait pas de moment approprié ou logique pour s'arrêter. Nous faisons sans cesse face à de nouveaux problèmes passionnants, qui nous font signe d'approcher, qui nous incitent à leur consacrer juste un peu plus de temps et à penser que cela améliorerait grandement notre travail. L'histoire de nos disciplines regorge de recherches pleines de promesses, mais restées inachevées car leurs auteurs n'ont pas su éviter ces leurres. Puisqu'il n'existe pas de moment logique pour s'arrêter, il est donc raisonnable de laisser les circonstances décider à votre place. Les signes externes ne manquent pas : votre conjoint n'en peut plus de vous entendre vous plaindre et menace de vous quitter ; vous allez passer à côté d'une bourse postdoctorale si vous n'avez pas votre diplôme avant une certaine date ; votre texte ne sera pas inclus dans l'ouvrage collectif dont vous voulez vraiment qu'il fasse partie, si vous ne l'envoyez pas demain – voilà autant de très bonnes raisons de s'arrêter. Le monde dans lequel vous travaillez et vivez vous envoie des signes. Soyez-y attentifs.

Comment ce discours optimiste s'articule-t-il avec ce que j'ai dit plus haut sur le fait que les problèmes d'écriture sont liés à l'organisation sociale des espaces dans lesquels et

pour lesquels nous écrivons ? Cela signifie-t-il qu'après tout, ces problèmes ne sont pas de « vrais » problèmes ? Ce n'est pas si simple. Mais, si nous savons où chercher, l'organisation sociale de notre travail est aussi riche de solutions.

Thomas Kuhn (1970, p. 56-57) décrit la façon dont les chercheurs en sciences naturelles apprennent le métier en regardant d'autres personnes travailler dans leur laboratoire, et en voyant « comment ils s'y prennent ». Mais les chercheurs en sciences sociales ne travaillent pas dans des laboratoires où les néophytes pourraient simplement observer ce qu'ils font. Au contraire, les chercheurs en sciences sociales, qu'ils soient confirmés ou encore en formation, sont souvent très cachottiers. Ils ne disent rien de leurs problèmes aux autres. Ils feignent l'indifférence et cachent leurs angoisses et leurs difficultés derrière un masque optimiste. Il est rare que les étudiants aient conscience que leurs professeurs ont du mal à écrire. Tout ce qu'ils voient, c'est leur dernier livre ou leur dernier article, qui dissimulent l'angoisse et la frustration de leur processus de production.

Cela étant, si nous, chercheurs en sciences sociales, ne disposons d'aucun collègue à observer et à imiter pour reproduire ce que nous ne savons pas faire nous-mêmes, nous pouvons cependant chercher des solutions dans le produit final. Ces solutions sont rarement immédiatement visibles : nous devons faire un petit effort et savoir où chercher.

Les auteurs qui réussissent (dans le sens minimal, mais important, qu'ils parviennent à conclure leur travail d'écriture) ne disent pas « j'avais ce problème et je l'ai résolu de cette manière ». Ils se contentent de présenter le résultat final. Chaque doctorant connaît au moins une autre personne, et généralement plusieurs, qui vient de soutenir sa thèse. Comment s'y sont-ils pris ? Si l'on regarde de près leur manuscrit, on peut souvent y repérer un problème analogue à celui que l'on n'arrive pas à résoudre, comprendre comment ils l'ont géré, et simplement faire comme eux. Si j'ai terminé ma thèse de manière relativement aisée, c'est notamment parce que j'ai pris comme modèle l'excellente thèse d'un étudiant un peu plus âgé que moi à l'université de Chicago. Il avait étudié un sujet différent du mien, mais qui

lui ressemblait dans les grandes lignes. Oswald Hall (1948) a consacré sa thèse aux carrières des médecins dans une petite ville américaine. La mienne portait sur les carrières des enseignants dans une grande ville américaine. Ce n'est pas le même sujet, mais il n'en est pas totalement éloigné non plus (comme mes collègues musiciens et moi avions l'habitude de le dire quand ils s'accordaient à mon piano : «suffisamment proche pour jouer du jazz»). Je pris la thèse de Hall comme modèle et je résolus mes problèmes comme il l'avait fait, sauf dans le cas où nos contextes d'enquêtes étaient trop différents ; dans ce cas je procédai aux ajustements nécessaires.

En complément, je vais vous livrer un autre secret qui m'a permis de finir ma thèse rapidement et sans souffrance inutile. J'écrivais deux pages par jour, sans exception. C'était ma tâche quotidienne. Si j'avais fini mes deux pages à neuf heures du matin, je m'accordais le reste de la journée. Quand c'était nécessaire, je travaillais pendant des heures. Mais je finissais toujours la journée avec deux nouvelles pages. Un ami avait fait le calcul à ma place : si l'on écrit deux pages par jour, à la fin de l'année, on disposera de 730 pages, c'est-à-dire assez pour au moins deux thèses.

Voici ma dernière injonction à tous ceux qui ont du mal à écrire : commencez à écrire ! Ne restez jamais à regarder votre écran blanc. Écrivez quelque chose, peu importe ce que vous écrivez. Continuez à écrire jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose qui a l'air utile, puis travaillez ce passage. Samuel Ichiye Hayakawa (1906-1992), l'un des leaders du mouvement de la sémantique générale, enseignait jadis l'écriture à l'université d'État de San Francisco. Ses cours étaient très populaires et rassemblaient souvent jusqu'à six cents étudiants. Comment peut-on enseigner l'écriture à autant de personnes en même temps ? La réponse est simple. Chaque jour, quand les étudiants arrivaient en cours, ils devaient d'abord s'asseoir pendant vingt minutes et écrire un texte qui ne serait ni relevé, ni noté. Il s'agissait simplement d'écrire pour que le stylo bouge, et peu importe ce qu'il écrirait. Si les étudiants ne trouvaient rien à dire – une plainte fréquente, comme vous pouvez l'imaginer – Hayakawa leur disait d'écrire leur nom et leur adresse. Si rien

d'autre ne leur venait à l'esprit, ils devaient recommencer. Les étudiants racontent qu'au bout d'une semaine d'un tel traitement, ils n'avaient plus aucun problème à écrire, quel que soit le sujet. Ils avaient appris une importante leçon : personne ne se soucie des bêtises que vous écrivez en cours de route, si au bout du compte vous écrivez quelque chose d'utile, d'intéressant ou d'agréable à lire.

J'ai évoqué trois problèmes, le dernier étant « que faire entre le début et la fin ? ». Que dire de ce problème ? Il n'a rien d'évident, mais les conseils à ce sujet abondent déjà dans la littérature. La seule chose à ajouter est qu'il vaut toujours mieux faire quelque chose plutôt que de ne rien faire. Il vaut mieux être actif et continuer à chercher des éléments qui feront avancer votre projet.

Comme disait le grand joueur de baseball et philosophe américain, Satchel Paige (1906-1982), « Avance et ne te retourne pas. Quelque chose pourrait être en train de te rattraper. »

Bibliographie

- BECKER Howard S., GEER Blanche, HUGHES Everett C. et STRAUSS Anselm, 1976, *Boys in White. Student Culture in Medical School*, New Brunswick et Londres, Transaction Publishers.
- HALL Oswald, 1948, « The Stages of the Medical Career », *American Journal of Sociology*, vol. 53, n° 5, p. 327-336.
- KUHN Thomas Samuel, 1970, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press.
- MILLS Charles Wright, 2006 [1959], *L'imagination sociologique*, trad. par Pierre Clinquart, Paris, La Découverte (coll. « La Découverte poche »).

Les auteurs

Nicolas Barreyre est maître de conférences à l'EHESS, Centre d'études nord-américaines (Mondes américains, EHESS-CNRS). Historien des États-Unis, dix-neuviémiste, il travaille sur l'histoire politique des questions économiques, notamment dans sa dimension spatiale, et sur l'État. Son prochain ouvrage, *L'or et la liberté. Une histoire spatiale de la Reconstruction américaine, 1865-1877*, paraîtra en 2014 aux Éditions de l'EHESS. Il est membre de la rédaction des *Annales. Histoire, sciences sociales*, ainsi que du comité éditorial du *Mouvement social*.

Jean-François Bayart est spécialiste de sociologie historique comparée du politique. Directeur de recherche au CNRS et président du Fonds d'analyse des sociétés politiques (Fasopo), il enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris, à l'université de Turin et à l'Institut de hautes études internationales et du développement de Genève. Il est en particulier l'auteur de *L'Islam républicain. Ankara, Téhéran, Dakar* (Albin Michel, 2010).

Michel Beaud est professeur émérite de l'université Paris 7. Il a travaillé et publié sur le capitalisme, le socialisme, la politique économique, la pensée économique, les crises économiques,

le développement et l'environnement, l'économie mondiale et la mondialisation. Il poursuit un travail d'économiste et d'historien sur le basculement du monde, les mutations, les grands problèmes et les risques de notre temps. Il a notamment publié : *Histoire du capitalisme* (Seuil, 1981, 6^e éd. 2010; une vingtaine de traductions).

Howard S. Becker, sociologue américain, est spécialiste de la sociologie de l'éducation, de la déviance et de l'art. Auteur de nombreux ouvrages, dans *Écrire les sciences sociales* (Économica, 2004) et *Les Ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales* (La Découverte, 2002), il revient sur les aspects implicites de l'écriture des sciences sociales et sur les difficultés particulières qu'elle implique pour les chercheurs en début de carrière.

Jean Boutier est historien, directeur d'études au Centre Norbert-Elias (EHESS, université d'Aix-en-Provence et CNRS) à Marseille. Ses recherches actuelles portent sur l'histoire comparée des élites sociales et intellectuelles de l'Europe moderne. Il a dirigé récemment la publication du *Grand atlas de l'histoire de France* (Autrement, 2011).

Maryvonne Charmillot est maître d'enseignement et de recherche à l'université de Genève, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FPSE). Elle s'est spécialisée dans l'épistémologie et la méthodologie de l'éducation et de la formation; l'éducation à la santé; l'expérience de la maladie. Elle a notamment publié, avec Fernand Sanou, «L'éducation supérieure dans les politiques éducatives en Afrique subsaharienne. Le cas du Burkina Faso», dans A. Akkari et J.-P. Payet (eds.), *Transformations des systèmes éducatifs dans les pays du Sud. Entre globalisation et diversification* (De Boeck, 2010, p. 169-196).

Christian Comeliau est spécialiste de l'économie du développement. Professeur honoraire de l'Institut universitaire d'études du développement (IUED) de Genève, il poursuit un travail de recherche sur les politiques nationales et internationales de développement, ainsi qu'une réflexion sur la nécessité de replacer l'économie dans la société. Il a dirigé

récemment : *Développement durable et responsabilité citoyenne* (Privat, 2012).

Marin Dacos est directeur du Centre pour l'édition électronique ouverte (Cléo) qui développe OpenEdition, un portail dédié à l'édition électronique en sciences humaines et sociales. Il est le créateur de Revues.org (1999), Calenda (2000), Hypothèses (2008) et OpenEdition Books (2013). Il a publié notamment *L'édition électronique* (La Découverte, 2010, avec Pierre Mounier) et *Read/Write Book. Le livre inscriptible* (OpenEdition Press, 2010).

Claudine Dardy est professeure des universités en sociologie à l'université Paris-Est Créteil, Centre interdisciplinaire de recherche en culture, éducation, formation et travail (CIRCEFT). Ses recherches portent sur la culture écrite, la sociologie du travail et les écrits professionnels dans le domaine social; les systèmes d'inscriptions et leur fonctionnement sociopolitique. Elle a récemment publié « De quelques usages de la correspondance électronique en milieu universitaire », dans Gilles Monceau (ed.), *Le courrier électronique dans les pratiques professionnelles en éducation, santé et action sociale. Usages et effets* (Champ social, 2013, p. 36-59).

Caroline Dayer est enseignante et chercheuse à l'université de Genève, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation (FPSE). Son domaine se réfère au champ épistémologique et méthodologique; elle se base plus spécifiquement sur la démarche compréhensive et l'entretien de recherche. Ses travaux portent sur la construction de la connaissance et la formation expérientielle, sur les tensions identitaires et les processus de socialisation, sur la stigmatisation et les discriminations. Récemment, elle a notamment publié: « De la cour à la classe. Les violences de la matrice hétérosexiste » (*Recherches & Éductions*, 2013, 8 [1], p. 115-130).

Jean-Louis Fabiani est directeur d'études à l'EHESS, Centre d'études sociologiques et politiques Raymond-Aron, et professeur à l'université d'Europe centrale à Budapest. Ses domaines de recherche sont la sociologie historique des

savoirs, les publics de la culture et les sciences des mondes naturels et l'action environnementale. Il a notamment publié : *Qu'est-ce qu'un philosophe français ? La vie sociale des concepts. 1880-1980* (Éditions de l'EHESS, 2010).

Rémi Hess est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris 8, membre du centre de recherche Expérience, ressources culturelles, éducation (Experice, Paris 8). Il est spécialiste de l'analyse institutionnelle, de la danse de couple, de la pratique du journal de recherche, et de l'ethnographie de l'éducation. Il est notamment l'auteur de *Produire son œuvre. Le moment de la thèse* (Téraèdre, 2004).

Moritz Hunsmann est politologue, chercheur postdoctorant à l'Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (IRIS-EHESS). À la suite de sa thèse sur l'économie politique de la lutte contre le sida en Tanzanie, ses recherches actuelles portent sur les usages des connaissances scientifiques dans la formulation des politiques de santé dans plusieurs pays africains. Différents aspects de son travail ont fait l'objet d'articles dans des revues telles que *Social Science & Medicine*, *Politique africaine*, le *Journal für Entwicklungspolitik* ou l'*International Journal of STD & AIDS*.

Sébastien Kapp est docteur en sociologie, diplômé de l'EHESS et de l'université libre de Bruxelles (ULB). Collaborateur scientifique au Groupe de recherche sur l'action publique (GRAP, ULB), ses recherches portent sur les pratiques ludiques et les usages sociaux des fictions. Le terrain principal concerne les jeux de rôles grandeur nature en Belgique. Parmi ses dernières publications : « Socialisation à l'écriture et formation des doctorants. L'université nous apprend-elle à écrire une thèse ? » (*Scripta*, 2012, 30).

Claire Lemerrier est historienne, directrice de recherche au CNRS, Centre de sociologie des organisations (CNRS-Sciences Po). Ses recherches portent principalement sur les relations entre État, droit et économie, en France et en comparaison avec les États-Unis, aux XIX^e et XX^e siècles. Elle travaille aussi tout particulièrement sur et avec la prosopographie, l'analyse de réseaux et l'analyse de séquences.

Elle a notamment publié avec Claire Zalc *Méthodes quantitatives pour l'historien* (La Découverte, 2008).

Alexandre Mathieu-Fritz est maître de conférences en sociologie à l'université Paris-Est Marne-la-Vallée. Il est spécialisé en sociologie du travail et des professions ; il s'est investi plus récemment dans des recherches portant sur la profession de chirurgien, sur les activités d'écriture et l'organisation du travail dans les services de réanimation et sur les activités des juges de proximité. Il a notamment coécrit avec Emmanuelle Brun et Olivier Martin un ouvrage destiné aux étudiants de licence intitulé *Je réussis en socio* (Armand Colin, 2012).

Pierre Mounier, directeur adjoint d'OpenEdition, est actuellement professeur certifié détaché à l'EHESS où il anime un séminaire sur les humanités numériques. Fondateur en 2001 d'un portail d'information sur les nouvelles technologies, *Homo Numericus*, il travaille et publie régulièrement sur différents aspects de la révolution numérique : l'édition électronique, la communication scientifique en libre accès, les *digital humanities*, les enjeux sociaux et politiques de la révolution numérique. Il a coécrit, avec Marin Dacos, *L'édition électronique* (La Découverte, 2010).

Jean-Pierre Olivier de Sardan est anthropologue, directeur d'études à l'EHESS et directeur de recherche émérite au CNRS. En poste au Laboratoire d'études et de recherche sur les dynamiques sociales et le développement local (LASDEL, Niamey, Niger), il conduit des recherches sur la socio-anthropologie des actions publiques en Afrique. Parmi ses dernières publications : *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique* (Academia-Bruylant, 2008).

Carine Ollivier est sociologue, maître de conférence à l'université Rennes 2. Ses travaux portent notamment sur le champ de l'architecture et proposent une relecture de la sociologie des professions avec les outils de la sociologie économique. Elle mène actuellement des recherches sur les transformations historiques des marchés de services à partir des marchés de maîtrise d'œuvre en Europe. Parmi ses dernières

publications : « Division du travail et concurrences sur le marché de l'architecture d'intérieur. Propositions pour une analyse des formes des groupes professionnels » (*Revue française de sociologie*, 53[2], p. 225-258).

Martyne Perrot est sociologue et ethnologue, membre du Centre Edgar Morin à l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC, CNRS-EHESS). Elle s'intéresse aux pratiques de consommation festive et ordinaire et à la culture matérielle. Dernier ouvrage paru : *Faire ses courses* (Stock, 2009); à paraître : *Cadeaux de Noël, histoire d'une invention* (Autrement, 2013).

Christophe Prochasson est spécialiste de l'histoire politique et de l'histoire culturelle de la France aux XIX^e et XX^e siècles. Directeur d'études à l'EHESS et ancien directeur des Éditions de l'EHESS, il est actuellement recteur de l'académie de Caen. Il a consacré de nombreux travaux à l'histoire de la gauche, aux intellectuels, ainsi qu'à l'histoire de la Première Guerre mondiale. Il a récemment écrit : *François Furet. Les chemins de la mélancolie* (Stock, 2013).

Alain Quemin est professeur de sociologie de l'art à l'université Paris 8, Institut d'études européennes, et membre honoraire de l'Institut universitaire de France. Il travaille sur la sociologie du marché de l'art ainsi que des institutions et des professions artistiques, des publics, mais aussi sur la globalisation artistique, sur la notoriété et sur la sociologie des œuvres. Son prochain ouvrage, *Les stars de l'art contemporain*, paraîtra aux Éditions du CNRS en octobre 2013.

Monique de Saint Martin est sociologue, directrice d'études honoraire à l'EHESS, Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux (EHESS, CNRS, Inserm, et université Paris 13). Elle a centré ses recherches ces dernières années sur la sociologie des élites, leurs reconversions, et étudie plus particulièrement le cas des élites africaines formées en URSS/Russie et dans les pays d'Europe de l'Est. Elle a codirigé récemment, avec Mihai Dinu Gheorghiu, l'ouvrage *Éducation et frontières sociales. Un grand bricolage* (Michalon, 2010).

Martin de la Soudière, retraité du CNRS, membre actif du Centre Edgar Morin (IIAC, CNRS-EHESS), est un ethnologue très attaché et impliqué sur ses terrains, les régions de moyenne montagne françaises, la Lozère en particulier, autour des thèmes du climat, du paysage et de l'histoire locale. Il participe à la réalisation de films documentaires dont, avec Jean-Christophe Monferran et Françoise Petit, *Traces*, sur les paysans de la Lozère (production CNRS Images, 2012). Son dernier ouvrage est : *Poétique du village. Rencontres en Margeride* (Stock, 2010).

Annie Thébaud-Mony est sociologue, directrice de recherche honoraire à l'Inserm et chercheuse associée au Groupement d'intérêt scientifique sur les cancers d'origine professionnelle (Giscop93, Paris 13) qu'elle a créé et dirigé pendant dix ans. Elle est spécialiste des questions de santé en relation avec les transformations du travail, en référence au droit du travail et au droit pénal. Elle a récemment publié, avec David Walters *et al.*, *Regulating Workplace Risks: A Comparative Study of Inspection Regimes in Times of Change* (Edward Elgar Publishing, 2011).

Luc Van Campenhoudt est professeur émérite de l'université Saint-Louis-Bruxelles et de l'université de Louvain. Il travaille sur les relations de collaboration et de pouvoir entre professionnels de champs différents (justice, santé, enseignement, social...) ainsi que sur la méthode d'analyse en groupe. Il a coécrit avec Raymond Quivy (et la collab. de Jacques Marquet), *Manuel de recherche en sciences sociales* (Dunod, 2011).

Thierry Wendling est ethnologue, chercheur au CNRS, Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture (LAHIC – IIAC). Ses recherches, ethnographiques et théoriques, sur les jeux (échecs, loteries, concours de gros mangeurs...) visent à enrichir la réflexion sur des thèmes anthropologiques aussi fondamentaux que le rite, l'aléatoire, la règle, la sociabilité. Auteur d'une grande monographie sur le roi des jeux, *Ethnologie des joueurs d'échecs* (Puf, 2002), il rédige actuellement un *Lévi-Strauss et l'esprit du jeu*.

Lamia Zaki est politologue. Elle a été chargée de recherche à l'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain à Tunis de 2007 à 2010. Elle travaille actuellement pour la Banque mondiale sur des programmes de développement urbains au Maghreb et au Moyen-Orient au Centre de Marseille pour l'intégration en Méditerranée (CMI). Ses travaux concernent l'évolution de l'action urbaine au Maghreb. Elle a notamment dirigé avec Pierre-Arnaud Barthel *Expérimenter la ville durable au sud de la Méditerranée. Dialogue entre chercheurs et praticiens* (Éd. de l'Aube, 2011).

Claire Zalc est chargée de recherche à l'Institut d'histoire moderne et contemporaine (CNRS-ENS). Ses travaux portent sur l'histoire de l'immigration dans la France du xx^e siècle, sur les processus d'identification des individus, mais également sur la microhistoire de la Shoah. Parallèlement, elle mène une réflexion sur les manières de faire et d'écrire l'histoire. Elle a publié avec Claire Lemerrier *Méthodes quantitatives pour l'historien* (La Découverte, 2008).

Laurence Zigliara est psychologue, ethnométhodologue, docteure en sciences de l'éducation, membre du centre de recherche Expérience, ressources culturelles, éducation (Experice, Paris 8) et responsable pédagogique de la formation des psychologues scolaires à l'université Paris Descartes. Ses thèmes de recherche sont l'éducation tout au long de la vie et l'apprentissage par l'expérience. Elle a récemment publié: «Initier les jeunes au vin», dans Jean Robert Pitte (ed.), *L'amour du vin* (Éd. du CNRS, 2013).

Table des matières

Remerciements	7
Note de l'éditeur	8
Howard S. BECKER	
Préface. Écrire une thèse, enjeu collectif et malaise personnel	9
Moritz HUNSMANN et Sébastien KAPP	
Introduction. Regards sur la thèse en train de se faire	17

Première partie.

Écrire une thèse: choix, postures, encadrement

Jean BOUTIER	
Qu'est-ce qu'une thèse en sciences humaines et sociales?	37
Jean-Louis FABIANI	
Faire son choix théorique en sciences sociales	47
Monique DE SAINT MARTIN	
Que faire des conseils (ou de l'absence de conseils) de son directeur de thèse?	63

Christian COMELIAU	
Encadré. Thèses interdisciplinaires.	
Amateurisme ou exigence fondamentale?	81

Caroline DAYER	
Élaborer sa posture à travers la thèse	87

Deuxième partie.

Construire son enquête et produire ses données

Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN	
Le projet de thèse. Un processus itératif	107

Claire LEMERCIER, Carine OLLIVIER et Claire ZALC	
Articuler les approches qualitatives et quantitatives.	
Plaidoyer pour un bricolage raisonné	125

Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN	
Encadré. L'enquête collective multi-sites	145

Troisième partie.

Le jeune chercheur face à ses écrits

Maryvonne CHARMILLOT	
Penser l'écriture de la science	155

Lamia ZAKI	
Rédiger sa thèse comme on assemble un puzzle.	
Mieux articuler écriture et réécriture	171

Martine PERROT et Martin DE LA SOUDIÈRE	
Littérature et sciences humaines.	
Entre tension et tentation	185

Thierry WENDLING	
L'apprentissage du <i>xiangqi</i>	
ou l'ethnographe comme auteur	201

Quatrième partie.

Le passage à l'acte: rendre sa recherche publique

LUC VAN CAMPENHOUDT	
La communication orale.	
Partie intégrante du processus scientifique	217

Alexandre MATHIEU-FRITZ et Alain QUEMIN	
Publier pendant sa thèse. Quelques ficelles du métier exposées aux jeunes chercheurs	229
Nicolas BARREYRE	
Encadré. Le travail des revues	245
Marin DACOS et Pierre MOUNIER	
Le canon à idées. Les opportunités du numérique pour les jeunes chercheurs	251
Marin DACOS et Pierre MOUNIER	
Encadré. Maîtriser son identité numérique	269
Laurence ZIGLIARA et Rémi HESS	
Le moment de la soutenance de thèse	271
Claudine DARDY	
Encadré. Soutenir le poids de la thèse	281
Christophe PROCHASSON	
Comment faire de sa thèse un livre?	289

Cinquième partie. Le chercheur engagé: positionnement éthique et exigences scientifiques

Michel BEAUD	
Le travail de thèse, occasion d'exercer sa capacité de penser	301
Annie THÉBAUD-MONY	
Recherche engagée et rigueur méthodologique. À propos de la recherche sur les cancers professionnels	315
Jean-François BAYART	
Faire des sciences sociales, un acte de création	333
Les auteurs	349

Devenir chercheur

Écrire une thèse en sciences sociales

Sous la direction de

Moritz Hunsmann & Sébastien Kapp

Comment devient-on chercheur ?

Quelles sont les règles implicites et les pratiques qui gouvernent la préparation de la thèse ?

Peut-on tenter de répondre collectivement, et de manière réflexive, aux questions que se posent les doctorants ?

Ce livre aborde tous les aspects de la vie du jeune chercheur : le choix du sujet et de la méthode d'enquête, les relations avec le directeur de thèse, l'écriture, les publications, les opportunités du numérique, la présentation orale ou encore l'adoption d'une posture de recherche et l'engagement en tant que chercheur.

L'objet de cet anti-manuel est d'établir le lien entre une expérience individuelle, conditionnée par la place centrale qu'y occupe l'écriture, et le contexte institutionnel et collectif de la recherche, dans lequel les doctorants se sentent souvent perdus. Une conviction unanime a porté ses auteurs : faire de la recherche et écrire une thèse sont des savoir-faire qui non seulement s'apprennent, mais aussi se transmettent.

Préface de Howard S. Becker

Codirigé par Moritz Hunsmann et Sébastien Kapp, cet ouvrage rassemble les contributions de vingt-huit chercheurs. Il est issu des réflexions menées pendant plusieurs années lors du séminaire doctoral « Les aspects concrets de la thèse » à l'EHESS.



9 782713 224164

Prix 16 €

ISBN 978-2-7132-2416-4

Sodis 7545784

CAS DE FIGURE

éditions
EHESS